

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 23 OCTOBRE, 1849.

No. 10.

### MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 23 OCTOBRE 1849.

#### Études sur le Moyen-Age.

(PAR M. J. S. R., PÈRE.)

Suite.

#### DE L'ART AU MOYEN-ÂGE.

Dans l'aperçu que vous venez de donner de l'état scientifique du Moyen-Age, vous n'avez dédaigné que la moitié du tableau intellectuel de cette époque. Il faut voir maintenant quelle a été sa vie littéraire et artistique. On a été tellement habitué à regarder le Moyen-Age comme étranger aux lettres, qu'on se peut-être surpris de m'entendre dire que le 13e siècle, surtout, fut une des plus belles périodes littéraires de l'humanité. Jamais (dit un professeur de l'université de Paris, M. Ozanam) aucun siècle ne fut, sans son lever, de plus de vingt mélodieux que le 13e. Les Ménestrels d'Angleterre, les minnesänger d'Allemagne, les Trouvères de France et de Tronhadours du Midi formaient comme un chœur immense et se renvoyaient des chants lyriques. En même temps le génie épique se révélait dans de vastes compositions. C'étaient de poèmes nationaux, comme ceux du Cid et des Nibelungen, comme les aventures d'Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. De l'aveu des critiques, les Nibelungen sont une vaste composition épique où se déroule, un génie puissant de création et qui est remplie de peintures touchantes. Goëthe donna à cette épopée germanique une valeur égale à celle de l'Iliade. C'étaient encore des légendes de Saints travaillées avec une complaisance infinie par des imaginations religieuses. C'étaient des récits et des épopées, des chants d'amour qui étaient accompagnés de la guitare par des hommes qui, leur à tour, attiraient autour d'eux la foule des places publiques ou allaient charmer les seigneurs et les nobles dames dans l'isolement des châteaux. Aussi le génie ne manquait-il ni de popularité ni de gloire. Les noms d'Arnould Daniel, de Chrétien de Troyes, de Marie de France, de Thibault de Champagne furent célèbres dans les provinces de la langue d'Oïl et de la langue d'Oc; ceux de Wolfram d'Eschenbach, de Guelfoy de Strasbourg, de Walther de Wagelweide retentissent comblés de louanges, des rives du Danube aux bords du Rhin. Plus de 200 poètes dont les œuvres sont restées florissantes dans ce siècle. Il faut le savoir, dit M. de Montalembert, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies inconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains. Dieu et le ciel, la matière, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine de sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient fortement remuée, par une corde de cette lyre immortelle dont ils n'ont tiré des accords délicieux.

Il y avait alors, dit M. Guisot, une grande activité intellectuelle, et l'on est étonné en voyant le nombre d'écrits qui attestent l'ardeur et la fécondité de ces âges et qui constituent, même aujourd'hui, une réelle et riche littérature. Il n'est rien de plus beau que le fameux chant du soleil de St. François d'Assise, qu'il composa dans une extase. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique où le Podestat et l'Évêque allient en venir aux mains. Aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant et la corde renaît, animée par la poésie. Enfin il faut nommer ce poète sublime, dont le nom brille à côté, pour moi, je dirai au dessus de celui d'Homère. Dante, génie surnaturel, dont l'œuvre est la plus vaste conception poétique qui ait été formée. La Divine Comédie est à la poésie ce que la somme de St. Thomas est à la Philosophie et à la Théologie; plus on la relit, plus on en admire la magnifique ordonnance et les beautés de détail.

Ce que je viens de vous dire de la poésie du Moyen-Age, vous l'avez vu, sans doute, car tout cela a été méconnu par la critique ignorante de cette littérature mythologique et sensuelle qui régna long temps chez les nations chrétiennes. D'ailleurs, si les œuvres littéraires du Moyen-Age n'ont pas joui dans la postérité de la vogue qu'elles eurent dans le temps ou elles ont paru, la cause en est due, du moins pour les principales, non au défaut de mérite intrinsèque, mais au changement et à l'imperfection de l'idiome dans lequel elles ont été écrites. Les écrivains de ces temps employaient des langues à demi barbares, dont les formes âpres et grossières ne pouvaient donner à la pensée l'élégante expression d'un idiome exercé et poli; langues qui d'ailleurs se transformant sans cesse, rendaient les productions d'un siècle intelligibles au siècle suivant. A présent, ce que je dois faire remarquer, c'est ce goût pour la poésie, pour tout ce qui charmaient l'imagination, ce qui touchait l'âme, que l'on retrouvait dans toutes les classes de la société. Le Dante, Pétrarque, les autres grands Poètes que j'ai nommés, ne vivaient point isolés dans leur siècle, dans leur génération, comme des êtres d'un autre monde. Ce qu'ils possédaient de plus que les autres, c'était l'art et la puissance d'exprimer ce qu'ils sentaient en commun avec leurs contemporains, et de développer avec la clarté, la vigueur et le langage du génie les pensées et les profondes impressions que la multitude recevait aussi, mais en silence, des mystères de la foi et des charmes de la nature. Jamais les poètes ne furent si populaires et ne furent de la foule une si grande sympathie qu'au Moyen-Age. Quand Pétrarque vint à Arezzo dans les habitans allèrent au devant de lui et lui rendirent les plus grands honneurs. L'admiration excitée par Bernardo Accolti était telle que, lorsque le bruit courait qu'il allait réciter des vers, les boutiques se fermaient aussitôt et les hommes les plus instruits accouraient pour l'entendre. On sait avec quels honneurs étaient accueillis dans les châteaux les Trouvères et les Ménestrel. Le titre de poète était alors le plus glorieux et le plus recherché. On, du trône jusqu'à la chaumière, il y avait une sympathique tendance à recevoir l'inspiration poétique. Le poète n'eût pu s'é-

crier alors: "Où profanum vulgus, et arceo;" le peuple n'était pas profane, il était initié aux mystères sacrés de la poésie: l'égoïsme cupide, l'impudicité froide, n'avaient pas alors glacé les âmes; les cœurs mâles étaient ouverts à toutes les émotions, à tous les sentiments; les impressions, les souvenirs, les espérances correspondaient avec les belles créations de la poésie; le peuple de cet âge était une lyre immense; la voix du poète, c'était la main habile de l'artiste qui en touchant les cordes, tirait de toutes des sons d'une touchante harmonie. Au reste, cet enthousiasme que les poètes excitaient, est la preuve démonstrative de leur talent et de la beauté de leurs œuvres; pour émouvoir et exalter à un tel degré, il fallait avoir quelque chose de cette inspiration d'en haut, qui s'appelle le génie. Et puis, on écrivait, on chantait alors, pour répondre aux besoins aux sympathies de la foule, pour redire en nobles accents, ce qui impressionnait fortement les âmes; l'homme de talent se sentait pressé de donner une expression sublime à une pensée, à un sentiment général. Je doute qu'on ait pu dire de cette époque ce que, il y a quelques années, un s'vant illustre, Sir Humphrey Davy, a écrit: "Il est peu de personnes aujourd'hui qui cultivent les sciences et les lettres avec une vraie dignité, ou ne les suive qu'autant qu'elles sont liées avec le profit." L'art n'avait pas moins d'éclat que la poésie, dans les beaux siècles du Moyen-Age. Alors la sculpture était si vivante que, suivant l'expression de M. de Montalembert, elle donnait du cœur à la pierre. Assurément elle ne saurait soutenir le moindre parallèle avec les œuvres du ciseau antique, pour la beauté des formes et la pureté du goût; mais pour la vie, la force et la variété de l'expression, on ne peut rien voir de mieux que ces innombrables bas-reliefs qui ornent les églises et les tombeaux. On connaît le mot de Michel-Ange sur les portes de la cathédrale de Florence: "Elles mériteraient d'être les portes du Paradis." Sans parler de cet art merveilleux de peindre sur verre, dont on admire aujourd'hui les étonnans effets, la peinture nous offre, dans ces siècles, non pas sans doute pour la perfection du dessin ni peut-être pour le coloris, mais pour la composition et l'inspiration, des œuvres qui figurent avec avantage à côté des œuvres des siècles modernes. Elles sont la gloire de Gainto de Pise, de Guido de Sienne, de Giotto et plus tard d'Ange de Fiosole, ce peintre sublime dont on a dit qu'il avait atteint l'idéal de l'art chrétien.

Mais, que dire de l'architecture? Jamais le génie et le bras de l'homme ne furent aussi puissants pour élever la pierre vers le ciel. Rien de plus admirable que cette architecture ogivale qui décora la grande scène du Moyen Age, depuis les montagnes d'Écosse jusqu'aux mers qui baignent la Sicile. Qu'y a-t-il au monde de comparable à ces cathédrales gigantesques qui semblent vouloir porter au sommet de leurs tours et de leurs flèches l'hommage universel de l'amour et de la foi des chrétiens; à ces cathédrales de Strasbourg, d'Amiens, de Chartres, de Salisbury, de Cologne et une foule d'autres, défiant l'art et la richesse moderne de tenter quelques constructions qui en approchent.

Les cathédrales dites gothiques, voilà la monument du moyen-âge, voilà sa gloire écrite

sur la pierre en caractères ineffaçables. Ces merveilles du génie et de la foi ne se décrivent pas, elles se chantent. La plus douce satisfaction dont puisse jouir l'œil humain c'est d'en contempler une. Voyez d'abord cette façade grave et solennelle; elle pose à terre, mais c'est pour prendre son essor vers les régions supérieures. Mille ornemens divers enlèvent la surface; aiguilles, pinnacles, fleurons, guirlandes, statues, bas-reliefs, figures fantastiques se développent selon les lois d'une symétrie pleine de goût. Bientôt les sculptures et les broderies deviennent plus délicates; cette pierre c'est une dentelle qui semble flotter au souffle des vents. Et voyez s'élever au-dessus de l'immense édifice, ces clochers, ces flèches, de toutes les hauteurs, de toutes les dimensions, qui luttent d'efforts pour atteindre le ciel. La ligne horizontale, ligne qui longe la terre, génératrice des formes de l'architecture payenne, est entièrement brisée; à sa place, se dresse la ligne verticale qui tend toujours à monter; symbole sublime des aspirations de l'humanité vers son divin auteur. Et maintenant franchissons le seuil de la basilique. O merveille! c'est comme une apparition des splendeurs célestes. Les voûtes semblent suspendues en l'air comme une tente magnifique soutenue par les anges; les colonnes s'élancent avec grâce et s'unissent étroitement en garbes légères; les arcades se succèdent dans une perspective enchantée, et l'œil mesure avec étonnement les proportions des nef qui se perdent dans une profondeur sans limite. L'enceinte est entourée d'un réseau transparent que les illusions de l'optique reculent à l'infini. La lumière glisse sous les courbes des voûtes et se répand dans tout l'édifice, teinte des mille nuances de l'iris en traversant les rosaces et les vitraux de couleur. Mais il ne faut arrêter l'enthousiasme que produit toujours en moi le souvenir de ces merveilles des âges de foi. Et maintenant voulez-vous savoir comment s'exécutaient ces travaux prodigieux? Quand l'œuvre avait été annoncée et que l'Église l'avait bénie et encouragée de ses faveurs spirituelles, tous accouraient de toutes parts, de pays éloignés quelque fois, pour venir mettre la main au monument élevé à Dieu et à ses saints. Les voyages et les travaux ne s'entreprenaient que dans de saintes dispositions. On ne partait pas sans être réconcilié et maints procès se trouvaient ainsi assoupis. Les pèlerins se nommaient un chef qui distribuait les travaux à chacun. Ces travaux s'exécutaient avec recueillement pendant la nuit on travaillait encore. On plaçait des cierges sur des chandeliers disposés autour de l'église et l'on veillait en chantant des hymnes et des cantiques. Aussi plusieurs de ces constructions qui auraient eu besoin de siècles, étaient achevées en peu d'années. La dépense de ces édifices était énorme. On a calculé, dit M. Haurer, que celle de l'église de Reims surpassait les ressources de la France actuelle. Mais un appel était fait à toute la chrétienté pour la construction d'une Église, et de toutes parts on se cotisait pour un objet qui paraissait si grand, si saint, si glorieux à Dieu et aux hommes. Tout ce qui servait à l'ornement des églises était d'une richesse, et d'un goût qui excite aujourd'hui l'étonnement; l'or, l'argent, les pierres précieuses, les étoffes les plus splendides, les mieux travaillées, décoraient les autels, les reliquaires,

les chasses, on servait aux vêtements ecclésiastiques. Les chasses surtout présentent souvent une quantité de figures, une variété d'ornemens, une délicatesse d'exécution qui semblent porter un défi aux plus habiles artistes de tous les temps et de tous les pays. Les trésors de sacristies, c'est-à-dire, la collection des objets précieux servant au culte, sont célèbres. Erasme parlant de l'Église de Cantorbéry, dit que Crésus et Midas auraient été des mendians auprès d'elle. On n'a pas d'idée du nombre de ces splendides églises élevées partout avec magnificence dans le moyen-âge, de ces milliers de monastères, de sanctuaires, de chapelles offrant la plus belle variété de formes.

Les édifices destinés aux usages de la vie civile avaient aussi leur grandeur et leur beauté. Les hôtels de ville, les palais, les châteaux se construisaient avec grâce et majesté. Partout s'élevait dans les airs l'élégante tourelle et le beffroy pyramidal. L'architecture comptait, en Espagne, plus de 70,000 églises. M. de Chateaubriand, dans ses Études Historiques, présente un résumé montrant qu'on peut porter à un million, 872,000, le nombre des Églises, châteaux, hôpitaux, monastères qui couvraient alors le sol de la France. Voilà, ajoute-t-il, un pays bien autrement orné qu'il ne l'est aujourd'hui. Les villes qui ont conservé des édifices nombreux du moyen-âge ont un aspect pittoresque et varié qu'on ne trouve plus dans les cités modernes. M. V. Hugo n'hésite pas à dire que Paris, au moyen-âge, était bien plus beau qu'aujourd'hui. L'architecture religieuse, civile et militaire, dit encore M. de Chateaubriand, pyramidal et attirait au loin les yeux, tandis que notre architecture moderne est plate et nivelée comme les rangs de notre état social. Maintenant nous bâtissons des basars, des bourses et des cafés, et nous ne savons élever que de petits tombeaux. Dans quelques siècles, quand la postérité comparera notre époque à celle du moyen-âge, de quel côté seront les plus belles œuvres, les plus grands souvenirs. Maintenant j'observerai qu'une époque qui a élevé des monuments tels que ceux dont je viens de parler, devait vivre d'une forte vie intellectuelle. Les magnifiques proportions des églises prouvent une science avancée, et toutes les œuvres de l'art qui les décorent, une imagination vive et surtout un goût d'une admirable délicatesse. Mais une faculté de l'esprit ne se développe guères sans que les autres ne s'exercent. La connaissance d'une vérité conduit à beaucoup d'autres notions. Un rayon lumineux qui perce l'obscurité fait bientôt découvrir le soleil.

Ces reflets si beaux de lumière que nous voyons briller sur les monuments du moyen-âge, indiquent que si le jour intellectuel n'était pas alors à son midi, du moins on jouissait de vives clartés, et que la nuit de l'ignorance était dissipée.

Ces générations si décriées avaient donc elles aussi participé à une brillante civilisation; et aux œuvres de nos ancêtres, si belles encore, si admirables, on sent que, comme cette nation dont parlent les poètes antiques, ils étaient dans l'usage de faire à Dieu cette prière:

*Donnez-nous ce qui est en toi et ce qui est en vous.*

### FEUILLETON.

#### ESTO,

ANECDOTE NORMANDE DE 1793.

I.

Dans les temps de révolutions, surtout quand les révolutions commencent, car les désenchantemens viennent vite, les esprits, dans la confusion qui les agite, sont saisis d'un inexplicable délire; il y a, alors, parmi les hommes comme une émigration de folie, un défi d'extravagance qui les pousse, à qui mieux mieux aux extrémités de la dérision, qui leur font à l'envi renier leurs vieilles croyances, la fumer leurs vieilles coutumes, détruire ce qu'ils ont édifié, briser ce qu'ils ont aimé, vouer au mépris ce qu'ils ont respecté, et dans leur orgueil, qui se gonfle jusqu'au ridicule, ils croient s'élever de tout ce dont ils abâtissent l'objet de leurs anciennes vénération. En parlant d'égalité, il leur semble monter au niveau de ce qu'il y a de plus haut; en se faisant athées, ils leur semble qu'ils se font les dieux de l'univers; ils blasphèment, et tout ce qui leur semblait sacré, est s'ils renversent, sur leur chemin des obstacles à leurs projets insensés, ils se figurent qu'ils ont en main la foudre, et ils brisent sans pitié, dans le sang où ils glissent, ce qu'ils regretteront un jour d'avoir brisé quand viendra le retour à la raison.

Nous avons vu cela à plusieurs époques de nos jours de trouble et de tempête.

Dans un village de Normandie, la fièvre révolutionnaire, devenue épidémique, avait, en 1793, atteint, comme partout ailleurs, les hommes les plus paisibles, et de motions en motions, les bons villageois, ensorcelés étaient arrivés à brûler le château de leur seigneur, à chasser leur curé de son presbytère, à fondre les cloches de leur clocher, à faire de leur église un club fort triste et une salle de danse trop gaie, et comme ils ne payaient plus la dime à leur pasteur, ni les droits seigneuriaux à leur seigneur, on leur avait persuadé qu'ils vivaient dans le meilleur des mondes possible. La révolution était aussi optimiste que Pangloss.

Cependant, toute la jeunesse marchait aux frontières envahies, les filles ne se mariaient plus, leurs fiancés remplissaient les cadres des quatorze armées de la république. Le papier, sans valeur, remplaçant, comme monnaie, l'argent déclaré aristocrate, et le maximum minait le commerce et l'agriculture, qui se mouraient de langueur. Rien n'allait; mais, soit par, soit enthousiasme, c'était à qui chanterait le plus fort: *Guire!* L'un était fier de ce que son fils était *d'enseigne de la patrie*, l'autre de ce que sa fille était *désée*. On se vantait d'être *sans-culotte* en attendant qu'on pût se vanter d'être *héron* et couronné de tous les ordres de chevalerie de l'Europe; d'ailleurs, il fallait être content, bon gré, mal gré, car sur toutes les maisons des villes, comme sur toutes les chaumières, des hameaux, on lisait cette ins-

cription funèbre: *Liberté, égalité, fraternité ou la mort.*

On la mort! c'était là une menace qui faisait toujours son effet. Quelque chose qui arrivait, la république devait être, *une, indivisible, triomphante et impérieuse*. Malheur à qui avait dit ou pensé le contraire; aussi ne voyait-on partout que d'excellens républicains, libres, égaux, frères et amis, portant les sabots et la carmagnole, hurlant la *Marseillaise*, et jurant *haine aux tyrans*.

Alors, il fallait du neuf à tout prix, on abjurait le passé, on l'avait en horreur; c'était un temps de barbarie, d'ignorance et de servitude. On avait décrété le divorce, ce sacrement de *l'adultère*, pour avoir une femme nouvelle toutes les fois qu'on serait las de l'ancienne. On quittait son nom pour un nom nouveau, un nom honore, pour un sobriquet ridicule. On n'était plus, si on l'avait pu, l'œuvre des six jours, tant on le trouvait pitoyable. On bifflait l'histoire du pays, ses lois, on reniait ses gloires on renversait ses monuments, ses tombeaux, on ne voulait plus d'ancêtres, on massacrait les survivans des anciennes familles, les ministres du culte antique, et pour essayer si on parviendrait à anéantir sa propre mémoire, on se dispensait de toute reconnaissance.

On traitait les lieux comme les hommes, c'était la confusion de Babel. Déjà, *Saint-Denis*, la sépulture violée de nos rois, s'appelaient *Franciade*; *Saint Germain*, le bercail de Louis XIV et la retraite des Stuarts exilés, *Montagne du Bel Air*; *Gerbevi*, *Gerbe-la-Montagne*. On proposa de changer des noms de

villes dans lesquels, si on en avait fait un logographe, se serait trouvé le mot *ni*, et *Lyon* avait reçu le nom de *Commune affranchie*, parce qu'on avait détruit cette seconde ville du royaume; bientôt, sur les débris de la grande fondation de madame de Maintenon devait s'élever le *Pyramide de Cyp*, et, pour les réunions civiques, on avait mis en contredanse la *fantôme de Clouf*.

C'étaient là des exemples à tourner toutes les têtes. Les jours, les semaines, les mois avaient passé par d'aussi rudes épreuves que les hommes. Les horloges ne sonnaient plus que dix heures, les semaines avaient dix jours au lieu de sept, ce n'était plus même des semaines, c'étaient des *décades*. Les jours et les mois avaient perdu leurs noms, on leur en avait donné que personne ne savait. Les saints avaient disparu du calendrier comme de leurs niches, et des noms de légendes, de fleurs, de plantes, d'animaux, d'instruments aratoires avaient pris la place des leurs. Dans ce bon temps, on faisait un procès-verbal du *quintidi*, *herse*, on faisait un acte de naissance de *nonidi*, *navet*, on se mariait le *duodi*, *dindon*, et on enterrait son père le *septidi*, *carotte*. Quelques zélés prenaient même ces noms heureux pour eux, et les donnaient à leurs enfans; et, comme vous venez de le voir, on s'occupait activement dans chaque commune à renoueler la nomenclature géographique de la France, ce qui aurait complètement le *gâchis*, si le *gâchis* n'était pas le premier signe d'un retour à l'ordre.

Un soir, que, dans le village normand dont

je vous ai déjà parlé, on était assemblé dans l'église du lieu pour y lire les lois qui se faisaient alors par milliers, pour chanter les hymnes patriotiques envoyés par les autorités départementales, et méditer sur les *droits de l'homme et du citoyen*, façonnés en tables de la loi, une voix s'éleva, dans la foule et demanda la parole au président pour une motion importante.

— Tu l'as, cria une autre voix sortie d'un colosse en veste et en bonnet rouge assis sur un fût de bois dans le sanctuaire à la place qu'avait occupée l'autel du Dieu vivant.

Le citoyen qui avait demandé la parole monta brièvement l'escalier de planches de la chaire, burlesquement métamorphosée en tribune aux harangues, et après avoir rejeté de côté les longs cheveux plats qui couvraient son front, il commença ainsi: Citoyens et compatriotes, je ne sais si, comme à moi, le nom de notre *paroisse*, vous déplaît.

Chacun se regarda.

— Il n'y a plus de *paroisse*, vociféra le président en mettant une de ses mains dans une ceinture sur laquelle on lisait: *Vivre libre ou mourir*.

— C'est juste, répondit l'orateur, le nom de notre *village*.

— Il n'y a plus de *villages*, beugla le président. Sous le règne de l'égalité, il n'y a plus que des communes. Paris est une commune comme la nôtre. La plus grande des *ci-devant* villes s'honore de ce nom, comme le plus illustre républicain de celui de citoyen.

— C'est la force de l'habitude, reprit modes-